

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 ; six mois, 14 ; un an, 25.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 20 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclamations sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIENNE, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 2 JUIN 1868.

### Ministre politique.

Le corps législatif, a adopté, à l'unanimité, le projet de loi relatif aux deux caisses d'assurances pour les ouvriers employés aux travaux industriels et agricoles.

C'est aujourd'hui que doit commencer la discussion sur la réduction des dépenses télégraphiques. Nous souhaitons que la France ne se montre pas, à cette occasion plus arriérée que toutes les autres nations et que les députés comprennent enfin ce qui a été compris depuis longtemps ailleurs.

On parle toujours de modifications ministérielles. Nos informations ne confirment pas les bruits de ces changements que rien jusqu'ici ne semble confirmer.

L'assemblée générale du Conseil-d'Etat vient d'adopter les propositions de la commission du budget concernant les porteurs d'obligations mexicaines.

À trois heures M. le ministre d'Etat s'est rendu dans la commission du budget avec le ministre des finances.

On dit, à la Chambre, que cette nouvelle conférence se rattache à la question des obligations mexicaines, et que le Gouvernement retirera de la circulation les titres, en indemnisant les porteurs.

J. REBOUX.

### LE VOYAGE IMPÉRIAL

On nous écrit de Rouen, 31 mai :

Dés hier samedi, la ville était envahie, encombrée par des caravanes de visiteurs venus non seulement des divers points du département, mais des contrées limitrophes, de Paris, et même d'Angleterre. Les compagnies de sapeurs-pompiers ont montré, comme toujours, le plus louable empressement.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à la gare à 1 heure 1/2. Là, dans un salon tendu de velours rouge frangé d'or, les autorités civiles et militaires ont reçu

Leurs Majestés. Le maire a remis à l'Empereur les clefs de la ville, les mêmes qui furent offertes, en 1810, à Napoléon I<sup>er</sup>. Au discours du premier magistrat municipal, qui a remercié le chef de l'Etat des services rendus au pays normand par l'amélioration de la navigation fluviale et par la construction du réseau complémentaire des chemins de fer, l'Empereur a répondu :

« Monsieur le Maire,

« Nous tenions beaucoup, l'Impératrice et moi, à nous retrouver au milieu de vous. Nous désirions témoigner notre vive sympathie aux populations industrielles et agricoles de ce département.

« Nous avons compté, aux souffrances qu'elles ont supportées avec courage et nous avons applaudi aux efforts que vous avez tentés pour en atténuer les effets.

« Vous savez combien j'ai à cœur la prospérité de cette ville. L'activerai de tout mon pouvoir les mesures qui doivent en accroître le développement.

« Maintenant que les mauvais jours sont passés, j'espère qu'une ère favorable va s'ouvrir pour l'agriculture et l'industrie de cette riche province.

« L'Impératrice et moi, nous sommes très sensibles à l'expression de votre dévouement.

« De la gare, l'Empereur et l'Impératrice se sont rendus, par les rues nouvelles, à la cathédrale. Mgr. le cardinal-archevêque de Rouen est venu au-devant de Leurs Majestés. L'illustre prélat a adressé aux Augustes Visiteurs une allocution dans laquelle on remarquera cette phrase : « Nous travaillons au respect des principes sociaux et au maintien des vertus domestiques, en élevant les générations nouvelles dans la foi de leurs pères et dans l'amour de leur pays. »

L'Empereur a répondu :

« Monseigneur,

« Ce n'est jamais sans une profonde émotion que nous entrons, l'Impératrice et moi, dans ces anciennes basiliques où tant de têtes illustres sont venues s'incliner et où tous les jours les fidèles trouvent appui et consolation.

« L'Eglise est le sanctuaire où se maintiennent intacts les grands principes de morale chrétienne qui élèvent l'homme au-dessus des intérêts matériels.

Allions donc à la foi de nos pères le sentiment du progrès et ne séparons jamais l'amour de Dieu de l'amour de la patrie. C'est ainsi que nous serons moins indignes de la protection divine et que nous marcherons la tête haute dans les sentiers du devoir, à travers tous les obstacles.

Je remercie Votre Eminence des sentiments qu'elle m'exprime pour l'Impératrice, ainsi que de l'intérêt qu'elle témoigne pour mon fils. La bénédiction de son Auguste Parrain et les prières du Clergé de France, lui porteront bonheur.

Après avoir visité la cathédrale, l'Empereur et l'Impératrice se sont rendus à l'Exposition hippique, agricole et horticole. Sa Majesté s'est entretenue avec plusieurs des lauréats, éleveurs, fermiers ou propriétaires.

Vers 4 heures, les augustes visiteurs ont repris le chemin de fer de Paris. Avant de quitter Rouen, l'Empereur a remis au maire de la ville une somme de 10,000 francs pour les bureaux de bienfaisance.

À l'issue de la proclamation des récompenses du concours régional, un grand banquet a réuni les autorités civiles et militaires, ainsi que les notabilités industrielles et agricoles. Le soir, illuminations générales et feu d'artifice.

### PROJET D'ATTENTAT.

On lit dans le journal le Pays :

« Il circule depuis hier soir dans Paris un bruit alarmant, auquel il convient de donner ses justes proportions.

« Trois individus, plus ou moins soupçonnés de méditer depuis quelque temps un attentat sur la personne de l'Empereur, ont été suivis jusqu'à Rouen, où ils ont été arrêtés.

« Nous n'hésitons pas à donner ces renseignements au public, si ce n'est que pour le prémunir contre les rumeurs exagérées auxquelles ils peuvent donner lieu.

« L'Empereur disait un jour, dans une circonstance plus grave encore, qu'il ne craignait rien des assassins, tant qu'il n'aurait pas accompli la mission que la Providence lui avait réservée. Nous sommes de cet avis. Les destinées des peuples n'est pas à la merci de quelques misérables.

« Ce qui vient de se passer n'est pas

moins une raison pour tous les amis de l'ordre, de la France et de la dynastie, d'avoir les yeux ouverts sur les dangers qui les menacent. En présence de ces dangers, qui se jettent sur nous, nous ne devons pas nous laisser aller à des alliances de parti, dans lesquelles ils sont tous conviés à oublier leurs principes pour ne se souvenir que de leur haine ; alliances insensées, au fond desquelles il n'y aurait éventuellement de sécurité pour personne ! — A. LOMON.

### CORRESPONDANCE PARISIENNE

À Monsieur le directeur du Journal de Roubaix.

Paris, 1<sup>er</sup> juin.

Il n'y a pas eu de discours politiques prononcés hier à Rouen. L'Empereur a seulement répondu quelques phrases, on peut dire d'intérêt local, au maire de Rouen, et quelques paroles à l'archevêque-cardinal de Rouen. Le petit Moniteur publie ce soir ses documents.

Quand l'Empereur, répondant à M. Verdier dit que les mauvais jours sont passés, il a voulu évidemment faire allusion à la crise industrielle qui, à la suite de la diète de coton, avait fait tant de mal en Normandie.

Vous trouverez dans la réponse de l'Empereur à l'archevêque, un mot qui pourrait bien être aussi une allusion et s'appliquer aux discussions récentes du Sénat, c'est ce passage : « Allons donc à la foi de nos pères le sentiment du progrès et ne séparons jamais l'amour de Dieu de l'amour de la patrie. » C'est le pendant des paroles d'Orléans sur la nécessité de l'alliance de la foi et du patriotisme. Il n'y a dans tout cela absolument rien de politique.

Le télégraphe ne nous transmet du dehors aucune nouvelle intéressante. C'était fête hier partout, et il serait curieux de constater s'il n'a pas paru hier soir plus de journaux à Paris — trois seulement — que dans toute l'Europe entière.

M. de Stackelberg est arrivé samedi à Paris. Le nouvel ambassadeur russe présentera, dit-on, cette semaine, ses lettres de créance à l'Empereur. On attend avec curiosité les paroles qui seront échangées dans cette circonstance ; cependant, il n'est pas certain qu'elles suffisent à renseigner le public sur les relations vraies des cours de France et de Russie.

Le prince Napoléon va à Vienne avant de se rendre à Constantinople. Sans doute

c'est un fait de quelque importance que la réception par François-Joseph du gendre de Victor-Emmanuel ; mais le fils même du roi d'Italie est allé à Vienne, sans que ce voyage ait eu de conséquences politiques. Attendons-nous à entendre répéter toutes sortes de versions sur les projets du

prince. Je puis vous dire à l'avance qu'on lui attribue toujours l'intention de créer une coalition contre la Russie pour reconnaître la Pologne.

On n'attend plus avant la semaine prochaine le rapport de M. Gosson-Billaud sur le budget ; la discussion s'ouvrira, au plus tôt, du 15 au 20 pour se prolonger sans doute jusque vers la fin de juillet, de sorte que cette session aura été la plus longue de toutes celles que nous avons vues sous le second Empire.

MM. les députés se plaignent beaucoup de la chaleur ; les séances du matin proposées par M. Delamarre, un des septages de la Grèce, n'ont pas de chance d'être acceptées ; beaucoup préfèrent les séances de nuit comme en Angleterre, mais on ne fera aucune innovation cette année.

Rien de nouveau, ou plutôt rien de précis sur les bruits relatifs à un nouvel incident de crise ministérielle.

La plupart des administrations sont encore aujourd'hui en congé, c'est un jour de fête populaire à Paris que le jour de la Pentecôte, et c'est la plus belle journée des courses de Vincennes. Le temps du reste continue d'être très beau, chaud surtout, et en même temps qu'on nous promet une diminution sur les droits d'octroi, on nous fait espérer une belle récolte qui diminuerait le prix de tous les objets de consommation. Le mois de juin s'annonce donc d'une manière favorable.

Voici une nouvelle qui mérite confirmation : on dit que les travaux du nouvel Opéra vont être suspendus parce que tous les fonds votés sont dévorés. Est-ce bien possible ? A la vérité nous n'en serions pas très-surpris. On ne connaît pas le compte des millions que quand tout sera fini il y aura.

Le Tribunal a donné raison à M. Vitu, rédacteur en chef de l'Étendard, contre M. Pic, propriétaire-gérant, et M. Pic doit subir la radiation de M. Vitu ou bien payer 60,000 fr. Il est bien évident que tous les torts sont du côté de M. Pic, ancien banquier, homme d'affaires habile, dit-on, mais pas journaliste du tout et dont la prose n'aurait certes pas attiré à

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX, DU 3 JUIN 1868.

## LE JEUNE DOCTEUR

SECONDE PARTIE.

VI

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 31 mai 1868.)

Les yeux du docteur Heuvels étincelaient d'une rage contenue ; mais Adolphe se retourna vers le notaire, et, le suppliant du geste de garder le silence, il ajouta : « Soyez moins injuste, monsieur le notaire ; le moyen que j'ai employé a été adopté de commun accord par M. Heuvels et moi. S'il a consenti à me laisser le soin de l'appliquer, c'est pure bienveillance de sa part. Je vous en prie, monsieur, restez calme ! Qui m'aidera à porter le malade sur son lit ?

Trois ou quatre personnes présentes s'avancèrent, et le curé fut déposé sur son lit.

Adolphe tira les oreillers de dessous la tête du curé, afin de faire refluer le sang vers le cœur et vers le cerveau. Puis il prit une chaise, s'assit près de lui et posa la main sur le côté gauche de la poitrine du malade.

Un silence émouvant régnait dans la chambre ; tout le monde attendait anxieusement ce qui allait arriver ; déjà une joie générale se manifestait au réveil des forces du curé.

Il n'y avait que deux personnes dont l'attention ne fût point fixée sur le lit du malade : M. Heuvels, qui, le front couvert du rouge de la colère ou de la honte, continuait à ricaner ; et le notaire, qui, dans son irritation croissante, se retenait à grand-peine d'adresser au vieux docteur des reproches sanglants.

Adolphe se retourna vers les assistants avec un visage joyeux et dit : « Le cœur recommence à battre, les forces reviennent.

Et, en effet, un sourire tranquille se dessinait sur les lèvres du curé. Ma mère furent les premiers sons qui sortirent de sa bouche, faiblement articulés, mais assez haut cependant pour être entendus de l'assistance.

Un cri aigu, une exclamation triomphante retentit dans la chambre. La mère et la servante, ivres de joie, s'élançèrent vers le chevet du lit, les yeux baignés de larmes. La mère s'appréta à couvrir son fils de baisers et de caresses ; mais Adolphe retint doucement les deux femmes et leur fit comprendre que, pendant quelque temps, elles devaient rester calmes.

Ne pouvant épancher sa joie sur le curé, elles se tournèrent vers son sauveur ; la mère passa ses bras autour du cou du jeune docteur, le baisa sur la tête et sur son épaule et le bénit en l'écrasant de ses larmes. La vieille servante avait pris une de ses mains et la serrait avec reconnaissance.

Quoiqu'Adolphe s'efforçât de leur persuader qu'il n'avait pas son droit à leurs remerciements, et que la bonté en revenait à M. Heuvels, elles ne l'écoutaient pas, et le vieux docteur en fut profondément blessé. Ce qui le faisait plus, c'était l'attitude provocatrice du notaire. Lorsque Adolphe, répondant à la mère du curé, déclara que tout danger avait cessé, la plupart des personnes présentes se tournèrent également vers M. Heuvels en lui jetant un regard dont la signification n'était pas douteuse.

Le vieux docteur qui, jusqu'à ce moment, s'était efforcé de dissimuler sa honte et son embarras sous une apparence d'ironie, ne put contenir plus longtemps sa fureur, et, prévoyant que le notaire, qui avait pour Adolphe une affection aveugle, finirait bien par lui dire des choses désagréables, M. Heuvels se tourna vers la porte et s'écria d'un ton irrité : « Puisqu'il y a ici des gens prêts à m'accuser de mauvais vouloir dans un cas auquel ils ne comprennent rien, je m'en vais. On n'a pas besoin de moi ; les vieux n'ont plus d'expérience et les jeunes savent tout. Mais attendez ! l'avenir me vengera d'une pareille ingratitude ; nous le verrons bien !

Adolphe, effrayé de la colère de M. Heuvels, courut à lui et s'efforça de le retenir à force d'instances.

« Je ne puis rester ici sans vous, dit-il. Le curé est votre malade et non le mien. Laissez-moi partir.

M. Heuvels ne daigna pas répondre à la prière du jeune homme, et sortit en engouffrant des reproches intelligibles.

Dans la rue, beaucoup de gens accoururent vers lui pour avoir des nouvelles du curé ; mais lui, égaré par la haine, repoussa les curieux en disant pour toute réponse :

« Laissez-moi tranquille ! Je ne sais pas pourquoi vous faites tant de bruit. La maladie du curé ne signifie rien ; elle est déjà guérie.

Cette nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair, et aussitôt un cri joyeux s'éleva de différents groupes de villageois assemblés.

Le docteur, entouré de toutes parts, pouvait à peine continuer son chemin. C'était sans doute de tristes pensées qu'il roulait dans son esprit, car il parlait en marchant avec un sourire amer, grinçait des dents, enfonçait sa canne avec fureur dans la terre et gesticulait comme s'il menaçait quelqu'un de sa colère.

Il était déjà près de sa maison et marchait la tête courbée sous le poids de pénibles réflexions, lorsqu'il rencontra un homme qui boitait et marchait avec une béquille. Aussitôt que cet homme aperçut le docteur, son visage s'anima d'une expression singulière, et il se dépêcha visiblement pour arriver à sa rencontre.

« Eh bien, monsieur Heuvels, qu'en dites-vous ? Vous m'aviez cruellement abandonné, vous m'aviez condamné à mourir misérablement. Voyez, me voici, c'est moi !... Encore quelques jours, et je jette ma béquille ; je pourrai encore ga-

gner le pain de mes enfants. C'est M. Valniers qui a fait cela. Déjà, depuis plus d'une semaine, je vais tous les jours à l'église prier pour lui. Et si le pauvre faiseur de balais ne peut payer sa dette de reconnaissance, soyez sûr, monsieur Heuvels, que Dieu la payera pour lui !

Ces derniers mots furent prononcés presque en criant ; car le docteur avait continué son chemin pour échapper à ce qui lui semblait un affront.

Lorsque M. Heuvels arriva à la porte de sa maison, son visage était cramoisi, et il tremblait sur ses jambes, à force de colère et de rage.

En entrant dans la chambre, il frappait violemment le plancher de sa canne et s'écriait en s'adressant à sa fille :

« Toujours à cette fenêtre ! Que regardez-vous là ? attendez-vous ? Ces méchantes gens d'en face, sans doute ?

Avant qu'Adeline se fût approchée, il s'était laissé tomber dans un fauteuil ; et, se penchant du poing sur la table, il murmurait des mots intelligibles.

Adeline n'avait pas compris ce que son père avait dit en entrant ; mais le ton de sa voix et l'émotion de son visage l'avaient frappée de crainte.

« Mon père, mon cher père, que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle avec inquiétude.

« Éloignez-vous, laissez-moi seul ! gronda M. Heuvels. C'est à en mourir de dépit, de colère et de chagrin ! Après s'être échiné pendant tant d'années, voir empoisonner la fin de sa vie par la méchanceté des uns et l'ingratitude des autres ! Oui, oui, par l'ingratitude de ceux-là mêmes qui devraient être les premiers à me défendre et à me consoler. Mais